

## Ce visage

Danielle Dussault

Numéro 78, automne 1998

S'écrire jeune

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13675ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dussault, D. (1998). Ce visage. *Moebius*, (78), 102–104.

## DANIELLE DUSSAULT

### *Ce visage*

Dans la cour d'une école, des enfants se tiennent par la main, appuyés contre un mur de brique. Devant eux, trône un ballon rouge. On doit déterminer deux chefs d'équipe. Quelqu'un observe la scène de l'extérieur. Cette personne seule, légèrement en retrait, n'est nulle autre que moi-même. Bien qu'en apparence je n'aie rien à voir avec cette histoire, mon attention est happée par une petite voix d'enfant qui me demande de donner un coup de pied au ballon.

Il me suffirait d'avancer, semble-t-il, pour exécuter cette tâche plus que banale. Seulement mes deux pieds refusent de bouger. J'essaie de remuer mes jambes, peine perdue. Chaque fois, il y a ce drôle de bruit qui accompagne mes efforts. Le son aigre me donne l'impression que des petits mulots sont emprisonnés dans mes bottes. Un petit garçon me regarde avec des yeux doux. Sa commisération me désarçonne, car il n'y a rien qui me vaille ce regard rempli de compassion. Au même moment, le vent se lève; je sens la brise envahir tout mon corps. Les petits mulots crient dans mes bottes. Le ballon, mu par une puissance extérieure, roule jusqu'à moi. On applaudit. La horde d'enfants se délie. On dit que c'est moi le chef de la première équipe. Mes pieds bougent maintenant sans aucune difficulté. Je dois choisir des coéquipiers parmi les enfants. J'hésite, puis je désigne le petit garçon qui m'a remuée par sa douceur. Il avance en sautillant comme un animal sauvage. Il porte un chandail rouge vif. Ses déplacements, en petits bonds successifs, me déconcentrent. Pendant un instant fugace, j'imagine un coyote qui cherche quelque chose, le centre du jeu, par exemple. Mais il n'y a rien, pas de cercle, pas de limites, aucune aire de jeu. Comment diriger cette équipe alors qu'il me faut inventer un périmètre?

Avec une conscience un peu fuyante, je repère d'autres enfants qui feront partie de cette équipe qu'on a désignée comme étant la mienne. Obéissants, les garçons et les filles avancent en me disant leur nom à voix haute. Ils le répètent chacun à tour de rôle en le criant de plus en plus fort. Je veux les faire taire, mais j'ignore le mot à prononcer. Ma bouche murmure des paroles étrangères qui ne savent pas traverser leur peuplade d'enfants.

Le petit garçon me sourit maintenant. La silhouette se dégage du groupe, s'éloigne, devient rapidement une petite tache rouge qui disparaît dans le bois près de l'école. Je veux le rattraper, mais avant, je suis tenue de trouver la façon de faire cesser le chahut. Dans ma poche gauche, je tâte une clé et une craie jaune. Ma main presse la craie jusqu'à ce qu'elle devienne très chaude sous mes doigts. Cela me donne un certain sentiment d'appartenance. Je dessine un large cercle sur le pavé. Tous les enfants s'immobilisent, observent le diamètre en dehors duquel le ballon a glissé. Je leur dis de faire circuler le ballon à l'intérieur du cercle. L'idée semble leur plaire. Ils s'exécutent en riant.

À l'orée du bois, j'aperçois le petit garçon. Son chandail rouge a quelque chose de lumineux, comme si la laine avait trempé dans l'or des alchimistes. Le petit semble perdu dans ce halo de lumière. Je décide de le rejoindre. Mais voilà qu'il se sauve à la façon d'un coupable qui a fait un mauvais coup. Aussitôt la lisière du bois traversée, sa silhouette se transforme pour prendre l'apparence du coyote. Mon désir de le rattraper s'intensifie, seulement le mouvement de la course se fait impitoyablement lent. J'ai beau m'exécuter à grandes enjambées, il semble que j'avance à peine, comme si une grande force centrifuge me clouait au sol. Au bout d'un temps qui me semble interminable, j'atteins la lisière du bois. Une fois cette limite traversée, mes jambes deviennent très légères; d'un seul coup, je vole. Mon cœur bat très vite; c'est toujours ainsi lorsque je cherche à rattraper quelqu'un. Il y a cette drôle d'impression pourtant qui m'épie: j'ai beau être celle qui poursuit, mais dans les faits, mon poursuivant est devant. Je suis en train de raser la terre tiède du printemps, d'éclabousser les restes de neige fondante, de marquer, par quelques touches en forme d'étoiles, la glace cassante et

gréseuse. Même si par endroits, mes bottes s'enfoncent, ce n'est jamais pour stopper mon élan, au contraire. Elles semblent parcourir les lieux comme si elles étaient dotées d'une grâce que je ne contrôle pas. Il m'arrive même de tomber, mais je me relève toujours avec un élan renouvelé.

Une large plaine se dessine au travers des arbres. Aucune trace pourtant du petit ou du coyote. Il s'est fondu au bois, à son mystère. J'entends le piaillage des enfants laissés dans la cour d'école. Ils s'amusent. De toute façon, je me demande vraiment jusqu'à quel point je faisais partie de leur histoire. Quoi qu'il arrive maintenant, je dois continuer. Je suis perdue, mais cela a cessé de m'inquiéter. J'aperçois des aiguilles de pins, elles émergent de la glace qui fond, l'eau ruisselle ici et là. Puis, j'entends le son de plus en plus net d'un cheval qui galope. C'est la course folle d'un écuyer qui apporte une bonne nouvelle. Je me dissimule et reste à l'affût. Les battements se rapprochent, deviennent vite inquiétants. Le martèlement prend l'ampleur de la chamade. À bien y entendre, ces coups sont bien trop anormaux pour être ceux d'un cheval au galop. Je capitule devant la folie de mon cœur qui fait des bonds. Dans cette forêt, il n'y a, en fait, ni cheval ni écuyer, que des arbres révérencieux, de ceux qui saluent votre passage en silence lorsque vous êtes perdu. J'entrevois un coin de ciel bleu, complètement bleu. Derrière de longues herbes, près d'un marais, le petit garçon m'épie. Plus loin, autour d'une mare, les enfants de l'école sont réunis de nouveau. Ils fixent, non sans une certaine gravité, le reflet d'un visage dans l'eau boueuse; je cherche à voir ce qu'ils regardent ainsi avec autant de fascination. J'ai l'impression qu'ils observent la jeunesse de leur âme envolée. Je m'approche. Ce visage, je le reconnais entre mille, c'est le mien. Il baigne sous l'eau avec un sourire étrange. Je comprends soudain qu'il a tout à voir avec cette histoire. C'est à ce moment, je crois, qu'il s'est mis à neiger.